

Au rayon Magazines, une femme brune au sac à main étrange

Elle n'a pas l'air de travailler le lundi matin. Elle doit en profiter pour faire ses courses, vers neuf heures trente, quand elle sait qu'il n'y a pas grand monde.

Elle se mordille l'index devant les piles de programmes télé. Peut-être que d'habitude elle se trompe, peut-être qu'elle achète deux fois celui de la même semaine, même après réflexion. C'est sûrement l'endroit du supermarché où elle s'arrête le plus longtemps. Dans les autres allées, elle file, Attention monsieur, excusez-moi, elle double en le frôlant un vieil homme qui ne marche pas au même rythme qu'elle, le temps est plus lent pour lui.

Elle doit s'appeler Odile, Odile Bruman. Deux heures après, c'est toujours lundi et elle remonte sûrement la rue Gambetta. Elle descend du trottoir, attend que passe une voiture, traverse en face d'une vitrine, elle lit 175 euros pour Djerba, elle ne veut pas s'acheter Djerba, alors elle continue de marcher. Ses talons claquent joliment, un bruit sec là où le bitume se creuse, autrement ça résonne. Elle tourne dans la rue Briand, à l'angle de L'Irlandais, ce café malodorant. La porte est constamment ouverte sur de la fumée, un comptoir et des jambes d'hommes, Odile ne lève pas les yeux pour voir les visages, jamais, elle presse le pas.

Elle sent son sac rebondir sur sa hanche, le cale du coude et regarde l'heure à son poignet. Puis elle regarde l'heure une deuxième fois, la première fois c'était machinal et elle n'a pas bien vu. Elle n'est pas en retard.

Des gens attendent derrière la grille, des parents, des grands-parents, des tantes, des grands frères, des voisins, elle les connaît tous, avec leurs vêtements, leur voix forte, leur chapeau ou leur poussette bleue. Elle ne salue personne et s'arrête à hauteur d'un pilier, c'est sa place.

Elle regarde au loin, pas les visages. Elle regarde en bas, à hauteur de trottoir, cette mère, bracelet de perles à la cheville, cette autre à talons effilés, celui-ci avec ses baskets terreuses, les gens sont comme leurs pieds.

Il y a du bruit derrière la porte vitrée, puis de petites formes colorées et mouvantes apparaissent. Une silhouette plus grande vient prendre toute la place, son épaule au bras raide, sa main sur la poignée, c'est la maîtresse. Elle attend sans doute le calme puis ouvre la porte, contrariée, le calme n'est pas venu, les enfants sortent.

Ils ont des cartables, des papiers à la main, des casquettes, ils se poussent, s'accrochent, trébuchent, se sourient, s'appellent, reviennent en arrière pour chercher un manteau ou une corde à sauter et repartent. Au milieu, il y a Émeline, la main levée pour attraper la main de sa mère.

Elles repartent toutes deux unies par les questions secrètes que personne n'entend, Comment c'était aujourd'hui ? Et le calcul, oh, tu as su tes tables ? Ah, une nouvelle poésie, tu me montreras à la maison.

Odile marche doucement maintenant. Partout on s'éparpille, Dépêche-toi, on n'a pas le temps, on remonte des fermetures, on crie un prénom, on attrape, on s'éloigne.

— J'ai faim. Y a du jus de fruit avec des pailles ?

— Oui, j'en ai acheté.

— Tu sais, Sophie, c'est plus ma copine.

— Ah ?

— Elle s'est moquée de moi.

— Ah bon ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Eh ben tu sais, elle était... on rentrait, et puis la maîtresse, non, tu sais, eh ben, eh ben, on jouait à la récré, après on est rentrés... et elle a dit Sophie que c'est même pas vrai, que j'ai triché, on joue à l'escargot tu sais, elle dit que je triche mais c'est quand je gagne qu'elle dit ça. Quand elle gagne elle dit pas ça. Elle a dit que je sais même pas sauter.

— C'est pas grave, tu sais. Tu as d'autres copines.

Elles s'arrêtent sagement toutes les deux au passage piétons, puis traversent, Émeline fait de longues enjambées, ses pieds ne doivent toucher que la peinture des lignes blanches, c'est son pont de rondins de bois au-dessus du vide. Le bras d'Odile se déroule pour la suivre.

Elle porte le cartable de sa fille et la laisse prendre un peu d'avance, seulement deux pas. Elles parlent encore de Sophie, de Théo et d'Alizée, puis, dans la rue Gambetta, elles se taisent. Une femme blonde à sa fenêtre les regarde passer en se massant le poignet. Elles tournent à gauche, encore à gauche, jusqu'aux doubles portes de verre qu'Émeline entrouvre en pressant de tout son poids, sa mère l'aide.

Odile sort ses clés, prend le courrier et regarde les enveloppes tout en montant, pendant que sa fille compte les marches de deux en deux, à voix haute. Un autre tour de clé et elles sont chez elles, Odile referme la porte sur les odeurs de poisson frit et de cire.

Le soir, Émeline dessine sur son cahier de poésie Grand bal sous le tamarin On danse et l'on tambourine pendant que Tom et Jerry se coursent. Odile, sur le balcon, fume une cigarette. Elle regarde les toits des maisons d'en face, les cheminées, les oiseaux, le labyrinthe métallique des gouttières, un rideau olive à une fenêtre, un reste de feuillage dans une écuelle de plastique sale, personne. Un homme passe dans la rue avec son chien et tire sur sa laisse pour l'empêcher de humer une flaque.

Le mari d'Odile est mort l'année dernière. Il n'aimait pas qu'elle fume, elle fume. Elle entend une radio dans un autre appartement, c'est une vieille chanson

qu'elle connaît. Elle en devine le refrain Time after time suivi d'un solo de guitare, elle écrase sa cigarette et rentre, passe le mégot tordu sous l'eau du robinet et le jette sous l'évier.

Tu as fini tes devoirs ? Presque, répond Émeline. Odile crève l'emballage de la viande, sel, poivre, un fond d'huile dans la poêle, cherche du persil, il n'y en a plus. Tu n'oublies pas qu'après tu dois ranger ta chambre. Attends, dit la petite.

Émeline colorie des notes de musique sur sa feuille, Time after time. Il aimait bien la voir dessiner, il lui frottait le dos et laissait son bras la réchauffer, elle s'arrondissait en dessinant. Odile saisit la viande, la retourne, elle ne frotte pas le dos de sa fille maintenant, si lui ne peut pas, personne ne peut.

Elle met la table et se traverse de peine. Tous les soirs, la même peine au moment de placer les assiettes, pas trois, deux, tous les soirs elle vérifie, pas trois, deux, elle ne s'est jamais trompée, elle a mal juste au-dessus des seins, le haut du torse qui lance.

Il aimait bien la viande à peine cuite, encore rose. C'est trop cuit et c'est dur, Émeline est habituée. Elle trouve un prétexte pour se lever de table et mange peu. Elles ne font pas durer le repas, le dessert est un soulagement.

— Après je pourrai coiffer tes cheveux ?

— Oui, laisse-moi débarrasser d'abord. Tu te mets en pyjama et on s'installe sur la banquette.

Odile ferme le volet et allume la lampe verte. En bas, l'homme rentre avec son chien frustré.

Émeline s'installe, pyjama trop court aux mollets, brosse, peigne, élastiques, barrettes, derrière sa mère, avec sous les fesses un coussin roulé en boule, Odile est une tête à coiffer vivante qui écoute les informations, les journalistes et les envoyés spéciaux. Émeline lisse et démêle les mèches de sa mère, les noue et les dénoue, les caresse, les tresse. Je te fais pas mal ? elle demande. Non, non, dit sa mère qui pleure.

Une larme ou deux coulent doucement. Elle pleure, à cause de tout, tout ça, la misère, les bombes qui déchiquettent, tout. Elle change de chaîne rapidement pour ne pas qu'Émeline voie les images, les carcasses de voitures, les silhouettes mutilées, les visages disloqués. Elle s'empêche de renifler pour ne pas l'alerter.

Plus tard, elle dira C'est l'heure, au dodo, en contenant sa voix et en se levant, la tête bien droite, toujours dirigée vers la fenêtre. Elle sortira un mouchoir de sa manche, elle s'essuiera les joues très vite comme un prestidigitateur, en ne se retournant qu'après.

Émeline se couche, réclame un verre d'eau, un bisou, une histoire, encore un bisou et un autre verre d'eau encore. Odile imite une poule idiote et donne au renard les intonations de Sacha Guitry.

Quand Émeline dort enfin, elle part s'enrouler dans la vieille couverture à rayures du canapé, une momie ébouriffée dans le salon, juste le bras qui dépasse avec la télécommande pour changer de chaîne. Elle regarde des émissions très tard, peut-être qu'elle va dormir là, enroulée dans sa couverture, c'est arrivé plus d'une fois, elle n'ose pas se lever, aller jusqu'à sa chambre, la nuit. Elle appréhende le fantôme mince assis au bord du matelas. Ou pire, qu'il n'y soit pas. Elle préfère rester devant les lumières électriques, un film, un documentaire, il y a longtemps, ailleurs, loin, l'Égypte ancienne, la mer Noire, les crocodiles, pourquoi quelqu'un a tué John Lennon et elle pleure.

Le lendemain tout recommence. Il est parti un matin en disant À ce soir. Un camion et il n'est pas mort tout de suite, elle a eu du temps pour comprendre et se préparer, du temps pour s'enrouler dans sa peine à l'avance.

Sa sœur lui téléphone. Un cinéma, ça te dirait ? Ça ne lui dit pas mais elle se laisse faire, Émeline dormira chez Sophie. Elles vont voir le Peuple migrateur, des

oiseaux et encore des oiseaux. Elles se chuchotent des niaiseries entre deux vols, le monsieur assis à côté dit Chut ! d'un ton réprobateur et c'est encore plus drôle de chuchoter. Finalement il change de place, elles pouffent toutes les deux comme des petites filles. Plus tard en sortant, elle le bouscule d'un coup d'épaule parce qu'elle perd l'équilibre contre les portes battantes. Il s'excuse, il sourit poliment en la laissant passer et elle a un peu honte. Elle rentre, monte seule se coucher sur le canapé et garde sa gêne jusqu'au sommeil.

Elle va revoir cet homme plusieurs fois, dont une au cabinet médical. Elle fait semblant de ne pas le reconnaître et s'enfonce dans un article Tonifiez-vous en huit minutes seulement. Un autre jour, ils sont dans la même rue, elle tient Émeline par la main et se penche vers elle de tout son corps juste au moment où ils se croisent pour désigner un rien dans la vitrine.

Elle le reverra dans l'autobus, au bureau de tabac, à la poste. Il sourira poliment à chaque fois et elle mettra du temps à ne plus baisser les yeux.

Ils se salueront d'un petit hochement de tête puis, beaucoup plus tard, il lui demandera quel docteur elle va voir au cabinet médical, car il n'est pas content du sien, Non, il ne trouve pas ce que j'ai, trois fois que j'y retourne, il a le droit de ne pas savoir mais qu'au moins il me le dise. Son docteur à elle est très bien, elle le lui conseille, puis embarrassée, parle du temps qu'il fait et de la grève des transports en commun.

Il l'invitera à boire un café. Non merci, une autre fois peut-être, je vais être en retard. Elle rongera son index devant les piles de programmes télé, le lundi matin. Elle fera claquer ses talons, traversera, tenant bien serré son sac à boucle métallique sous son aisselle, passera sous les fenêtres d'une femme blonde, rue Gambetta, descendra le long de la rue Briand et en vérifiant l'heure à sa montre, s'arrêtera juste à temps devant la grille de l'école. Elle frôlera, ou pas, le vieil homme qui passe sur le trottoir en face, à son rythme à lui parce que, pour lui, le temps est plus lent.

Dans quelques mois, elle pourra accepter le café, puis Émeline dormira chez sa sœur et ils iront ensemble au cinéma, est-ce qu'elle chuchotera encore ? Elle lui racontera qu'elle est veuve. Il fera du silence puis un air triste. Il commentera doucement Ça a du être très dur, elle répondra Oui, très.

Et même tellement.

Et sans parler de la peine qu'elle a pour tout, la peine qu'il y a partout, tout autour, toujours, jusqu'ici, et d'ici jusqu'à John Lennon.

Editions Quadrature, septembre 2010

www.i6doc.com